

Image et parole

Marc Lamontagne

Performance philosophique et artistique : Du langage jusqu'à la chair!

Pour terminer et avant de faire un modeste retour plénier sur les interventions, j'aimerais attirer votre attention sur une opposition qui a fait tradition, celle entre l'image et la parole. Je la conteste.

On dit qu'une image vaut mille mots. Pourquoi? Est-ce à dire qu'on arrive plus facilement à communiquer, à se faire comprendre au moyen d'une image que par le discours? N'est-il pas vrai aussi que l'image nécessite parfois la parole pour l'éclairer? Est-ce que le langage est si abstrait qu'il n'entretient aucun lien avec l'image, est-il simplement un ensemble complexe de signes sans lien mimétique à la chose? Est-il pure convention? Le désir d'une langue universelle mathématisée semble aujourd'hui faire le dur constat d'un échec. Soustraite de son rapport changeant et situationnel à l'image, mais plus précisément au voir en général, la parole perd en perspective et devient unilatérale, elle se fige dans une visée unique : disposer de la chose, la connaître, en savoir la loi de façon universelle et nécessaire. C'est la même chose pour l'image si elle n'engendre pas le dialogue intérieur la reliant à l'être de celui qui la considère : on se l'applique sans discernement, on s'engage dans une voie qui peut nous travestir dans un autre que nous ne sommes pas, c'est là que commence la mascarade.

Où je veux en venir avec ces questions, c'est de l'interdépendance du voir et de l'entendre. La parole est d'abord faite pour être entendue, l'image pour être vue. Mais c'est la parole qui fait voir et l'image qui fait entendre. Si je vous montre une chose, vous vous empresserez de la nommer, d'entendre ce que vous voyez dans son être, de la connaître si tel n'est pas le cas. Si je vous adresse une parole, vous me cherchez du regard, si je vous raconte quelque chose, vous vous efforcez de le voir pour vous-mêmes, de le comprendre – de vous en faire une idée. Or, avoir une idée de quelque chose, c'est la voir, c'est l'idée qui ouvre et détermine le regard, l'être de ce qui est vu comme effectivement vu.

On peut par contre faire facilement la différence entre une image et une chose vue, même si on s'y laisse prendre quelques fois. On sait aussi faire la différence entre la chose dite et la chose sentie. Cette différence ne concerne cependant pas réalité de la chose, mais sa vérité. La chose sentie n'est dévoilée que lorsqu'elle est nommée dans son être. Dans le langage, la chose n'est donc ni plus ni moins réelle, elle est vraie, tandis que seulement sentie, elle n'est que là. Vous me direz, je ne sais pas ce que j'ai senti, mais c'est vrai, je l'ai senti. C'est vrai parce que c'est vous qui l'avez senti, mais c'est la sensation qui est vraie, pas encore la chose, la cause, c'est-à-dire le pourquoi de votre sensation. Mais ce pourquoi même, il ne peut se réfléchir que dans le langage : c'est une fois qu'il est dit qu'il est connu.

Devant l'œuvre d'art, on est cependant autrement que devant une simple chose, on est plutôt devant un dévoilement et donc devant une prétention à la vérité. L'image est plus qu'une copie, l'image est la présentation même du représenté dans le regard d'un autre. Et parce qu'elle est présentation, elle est une effectuation, elle est un processus d'advenir dans le regard de celui qui la considère. C'est pourquoi l'on peut dire que le lieu de l'image n'est pas dans l'œuvre comme telle, mais dans son regardant. Bien entendu qu'elle continue d'exister même si elle n'est pas considérée, mais elle est œuvre de présentation seulement lorsqu'elle se présente à quelqu'un. Un tableau dans un musée est matériellement toujours existant, mais il est œuvre d'art, il est à l'œuvre lorsque je le regarde ou lorsque je m'en souviens. L'art aussi est un savoir-faire tout autant que les métiers, mais un savoir-faire qui ne vise pas une utilisation à proprement parler. On dira maladroitement que l'art a une utilité, bien sûr, mais pas dans le sens où elle répondrait à une fin en dehors de soi comme une chose qui répond à une fonction. L'art n'a pourtant pas sa fin pour lui-même, car il est pour quelqu'un d'autre. L'art est une humanité, une humanité absolue

justement parce qu'elle s'absout à être utilisée et cherche plutôt à être considérée dans sa manière d'être particulière.

Quel est, par conséquent, le rapport entre l'image et la parole ? Toutes deux, l'image et la parole, sont des représentations. Comme je l'avais souligné, elles sont des représentations en tant qu'elles rendent présent le représenté, l'une pour les yeux, l'autre pour les oreilles et ce, toujours en s'adressant à quelqu'un. Le faire pour soi-même n'est qu'une métaphore, car on le fait toujours soi-même comme si on le faisait pour un autre. C'est cela essentiellement réfléchir ou entretenir un dialogue intérieur, ce qu'on appelle aussi penser. Tant l'image que la parole sont la réflexion d'un autre pour quelqu'un. Sans vouloir mettre maintenant l'accent sur l'acte spéculatif lui-même, il faut tout de même garder à l'esprit qu'il est un miroir déformant, car il est imprégné de l'historicité de celui qui reflète. C'est d'ailleurs pourquoi le dialogue est nécessaire. Mais lorsqu'on ne trouve pas les mots justes, lorsqu'on en a d'un coup trop à dire, on peut arriver à le montrer dans l'image en la créant. Comment ? On présente à l'autre une chose telle qu'on la voit. C'est avant tout cette manière de voir qui nous intéresse, une manière de voir qui correspond en fait à une manière d'être, une manière d'être qui pose la question : vois-tu les choses comme moi ? Il est là le lien entre l'image et la parole : comment est-ce que j'entreprends de répondre à la question que me propose l'image ? On peut aussi y adhérer immédiatement, mais c'est aussi là que repose le danger de l'écartèlement de ce que je suis et de ce que l'on me propose d'être : se l'appliquer sans discernement, c'est-à-dire sans entreprendre pour soi d'habiter l'image, de s'y voir sans s'y comprendre soi-même. Ce qui ne veut pas dire non plus que toutes les images me parlent. Mais lorsqu'elle me parle, c'est de ma responsabilité de participer au jeu qu'elle me propose et non pas d'en être seulement l'observateur ou encore l'adorateur en m'y oubliant. Mais l'un n'empêche pas l'autre, car c'est d'ailleurs aussi pour cela, parce que ça nous fait sortir de nous-mêmes, qu'on aime l'art.

Qu'est-ce que me propose donc l'image ? Elle ne me propose pas seulement d'être reconnue comme telle, que je m'y reconnaisse immédiatement. Elle me propose surtout, d'être comprise, pour ensuite m'y reconnaître, c'est-à-dire en premier lieu d'être interprétée. Or interpréter, c'est justement une invitation à participer à l'effectuation du dévoilement engendré par l'œuvre d'art. Pour interpréter, je dois d'abord me poser la question : comment serait-il possible que je vois la chose telle qu'elle m'est présentée. Cela ne veut pas dire être d'accord, mais seulement d'envisager la possibilité de s'y imaginer, de me dire comment est-ce que je pourrais bien voir de cette manière. C'est en ce sens tout simple que je veux dire que la parole fait voir et que l'image fait entendre. Mais l'image sans parole ferme la perspective plutôt que de l'ouvrir, elle s'impose et est autoritaire.

Il s'agit donc de comprendre comment l'image provoque la parole en nous. On est d'abord dans un rapport réflexif s'adressant à nous, un rapport qui nous fascine, qui attire notre attention et notre temps. Si l'image comme la parole est une effectuation du dévoilement du représenté dans la présence pour le regardant, elle la fixe dans une manière d'être dont il s'agit pour nous de faire l'expérience, c'est-à-dire d'abord et avant tout de se remettre en question soi-même devant la prétention à la vérité qui se présente à nous. Se remettre en question, c'est la première condition à tous dialogues véritables, à tous dialogues socratiques, à tous dialogues qui visent une recherche commune du bien, à tous dialogues qui unissent dans la compréhension : se justifier quant à nos idées, quant à notre manière de voir, laquelle se confirme immédiatement dans nos perceptions du beau où se cache une idée du bien qui, quant à elle, n'est jamais visible comme telle. Elle se dérobe au regard parce qu'elle advient dans le pourquoi, et donc dans le langage qui amène l'être à la présentation. Se laisser prendre par une image que nous trouvons belle, c'est se reconnaître dans l'autre qui n'est pas nous, mais il ne faut pas s'y perdre, il faut au contraire s'y retrouver.